

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

SUITE DES CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME,

Par le R. P. Lacordaire.

DIMANCHE, 19 JANVIER 1845.

Eh ! Messieurs, le monde ne s'en tait pas, il n'essaie pas de nous ravir ce privilège ; il essaie seulement d'en faire contre nous une raison et un instrument d'oppression. Que dit-il aujourd'hui quand, pour toutes nos œuvres, nous réclamons le droit commun ? Quelles armes nous oppose-t-il ? Il ne nous conteste pas le droit, il ne nie pas que la liberté soit écrite dans la nature et dans la Constitution du pays. Mais il nous dit : Nous ne pouvons pas lutter avec vous de vertu et de dévouement ; vous avez dans votre essence d'incroyables ressources dont nous ne possédons pas le secret, et par conséquent l'égalité n'existant pas entre vous et nous, la liberté doit vous être refusée comme une compensation en notre faveur. Il faut vous enchaîner pour établir l'équilibre des forces humaines, et encore, vos mains liés au mur, nous ne sommes pas certains qu'elles ne seront pas plus longues que les nôtres. Tel est, Messieurs, vous le savez, le langage présent du monde, et à quel autre est-il adressé qu'à nous ? Quel autre peut s'enorgueillir d'une servitude qui a pour justification la grandeur même de la vertu ? Le monde a raison : nous sommes les fils uniques du Christ. Comme on lui cloua les mains et les pieds pour l'empêcher de sauver le monde, il est juste qu'on attache à la croix sa véritable postérité. Et encore nous ne voyons pas la fin. Quoi qu'il arrive de ce temps passager où nous vivons, ne croyez pas que la persécution de l'incrédulité contre la foi s'arrête à ce qui s'est vu et à ce qui s'est fait jusqu'ici. Comme il est dans la nature des choses et dans le mouvement général du monde que tous les principes qui y sont contenus se développent désormais à pleines voiles, de jour en jour l'inégalité de mœurs entre l'Eglise et ce qui n'est pas elle se manifestera davantage, et la suprématie surhumaine de l'Eglise devenant de plus en plus intolérable, lui attirera de ses ennemis une plus parfaite et plus glorieuse persécution. L'Écriture nous l'a prédit, et une seule ligne de l'Écriture ne passera pas. On ne se contentera pas un jour de nier un droit, on nous les nierra tous ; le monde, fatigué de nous obéir malgré lui, tentera un dernier effort pour secouer de sa peau la lépre de la divinité. Mais alors comme aujourd'hui, la vertu de Dieu nous assistera : liés, impuissants, immobiles, cette vertu sortira de nous comme elle sortait de la robe du Christ, sans que nous parlions, sans que nous bougions, par l'effet même de notre servitude, semblable au parfum qu'on a voulu renfermer, et qui condensé par l'obstacle s'échappe par tous les pores plus suave et plus violent ; semblable encore à une source qu'on a scellée, et dont les eaux jaillissent jusqu'au ciel. Ainsi, quand le monde entier se sera coalisé pour mettre le sceau à la fontaine divine de la sainteté, comme il l'avait autrefois mis au tombeau du Sauveur, le troisième jour, l'eau se fera un nouveau passage, et les races humaines détrempées viendront s'abreuver dans son cours plus long, plus large et plus inextinguible.

De même, Messieurs, que le cœur de Dieu s'épanouissant dans le cœur de l'homme, y produit la sainteté, mélange d'extravagance et de sublime, de même, quand l'intelligence de Dieu tombe dans l'intelligence de l'homme, elle doit nécessairement y jeter quelque chose qui ne peut être ni créé, ni démontré par la raison. Or, ce qui ne peut être ni créé ni démontré par la raison, a évidemment un caractère d'extravagance, caractère que l'on ne saurait contester à la doctrine catholique. Que nous enseigne-t-elle, en effet ? Un Dieu en trois personnes, un Dieu qui a fait le monde de rien, un homme qui a perdu toute sa race par une faute personnelle, un Dieu qui s'est fait homme, qui a été crucifié pour expier des crimes dont il n'avait pas la responsabilité, un Dieu présent sous les apparences du pain et du vin. Quels dogmes, Messieurs, et c'est là pourtant toute l'architecture de la doctrine catholique ! Il est trop évident que la raison n'a créé aucun de ces dogmes, et ne saurait par ses propres forces en démontrer aucun. Et cela doit être, car si la doctrine catholique était une œuvre de la raison, elle ne serait pas une œuvre surhumaine ; si elle était une philosophie, elle ne serait pas une religion. Au lieu de dogmes, vous auriez des théorèmes de mathématiques, et au lieu d'être ici, vous seriez chez vous, parce que vous ne trouveriez rien ici qui ne fût chez vous. Vous êtes ici parce que votre raison n'a pas fait les dogmes, parce qu'elle ne peut ni les faire ni les démontrer, parce qu'il sont supérieurs à toute raison ; vous êtes ici précisément parce que j'ai à vous dire des choses extravagantes.

Nos adversaires penent nous effrayer beaucoup par ce seul mot : Mais ce

que vous avancez-là est extravagant ! Je le crois bien, et qu'aurais-je à vous dire si je n'avais à vous dire rien d'extravagant ? A quoi bon cet appareil religieux, si je n'avais à vous apprendre que ce que l'homme, en secourant ses tisons au coin de son feu, peut savoir par lui-même ? Qu'est-ce que la religion, qu'est-ce que le commerce avec Dieu, s'il laissait notre esprit juste au point où il était auparavant ? Dieu se serait mis en rapport avec nous, et nous avec lui, pour avoir la satisfaction réciproque, l'un de ne rien donner, l'autre de ne rien recevoir. Vous voyez, Messieurs, que la supposition n'a pas de sens, et qu'il faut en revenir à ce mot fameux d'un docteur : *Credo quia absurdum*. — Je le crois, parce que cela est absurde. L'expression est trop forte, mais il est facile d'en réduire l'exagération, et de comprendre qu'en effet, s'il n'y avait rien d'extravagant dans la doctrine, on ne croirait pas, on verrait tout simplement. Il faut, pour croire, quelque chose qui surpasse la raison, et ce qui surpasse la raison a évidemment pour elle un caractère d'extravagance. C'est pourquoi saint Paul disait : *Si quelqu'un de vous paraît sage à ce siècle, qu'il se fasse fou pour se faire sage*.

Eh bien ! me direz-vous ? voilà un beau mérite ; c'est justement le mérite de la superstition que vous combattiez naguères en la notant de déraison. Je vais, Messieurs, vous dire la différence.

Premièrement, nous croyons nos dogmes. Tandis que vous, savants et philosophes, vous ne croyez pas aux propres inventions de votre esprit, et que le doute les mine sans cesse par une sourde infiltration, nous, prêtres de Jésus-Christ, fidèles de l'Eglise catholique, nous croyons sincèrement ces dogmes que notre raison n'a pas faits et qu'elle ne se démontre pas. Nous les croyons depuis dix-huit siècles passés, jusqu'à donner notre sang pour eux. C'est assurément là une grande merveille, le doute de la raison à l'égard de ses propres œuvres, la foi de la raison envers des œuvres qui ne sont pas les siennes ! Mais il y a plus, non-seulement nous croyons nos dogmes, mais nous vous les proposons et nous vous les faisons croire, à vous, hommes de raison, hommes d'orgueil, hommes indignés de notre extravagance. Un jour ou l'autre, vous y venez ; un jour ou l'autre, vous nous apportez à genoux l'adoration volontaire de ce que vous aviez haï et méprisé. Nul ne vous contraint. Et ce phénomène inimaginable de la conversion de la raison à l'extravagance, il ne se passe pas obscurément dans quelques âmes perdues, il se passe chaque jour, à la face du soleil, dans une multitude d'esprits. Il n'est pas une heure de l'Eglise où elle ne reçoive des embrassements longtemps rebelles, où elle n'enfante à la foi et à l'amour ses propres ennemis, mère heureuse qui est reconnue de ceux qu'elle n'a point allaités, qui est serrée dans les bras de ceux qui la meurtrissaient. On lui naît par le blasphème comme on lui naît par la bénédiction. On lui naît dans la force de l'âge mûr, comme un effet des longues veilles de l'intelligence, des espérances de l'homme d'Etat, des illuminations de l'homme de génie. On lui naît comme un vaisseau entre dans le port après les tempêtes d'une longue navigation. On lui donne la dernière vue de l'esprit, le dernier mouvement du cœur, la ferme et inébranlable palpitation de l'âme qui a trouvé et qui se repose. Tel est son sort depuis saint Paul jusqu'à Bossuet.

Qu'en dites-vous, Messieurs ? n'est-ce pas là une efficacité surhumaine ? Car, enfin, qui peut vous faire croire ? Quelles armes ou quel art possède la doctrine catholique pour s'emparer de vous, qui ne voulez pas d'elle, pour vous persuader des dogmes inaccessibles à la raison ? Quel maléfice a-t-elle jeté sur vous ? Qui a mis dans sa main le ressort invisible dont elle dispose et par où elle vous pousse, comme l'effort suprême de votre destinée, à adorer l'extravagance ?

Il est vrai que sa prétention n'est pas seulement de vous faire croire ses dogmes, mais aussi d'en rendre compte à votre raison, tout supérieurs qu'ils lui soient. Car, de même que, dans l'ordre des mœurs, l'extravagance doit être unie au sublime, il est nécessaire que, dans l'ordre de la vérité, l'extravagance ne soit pas séparée de la plus haute lumière. C'est pourquoi la doctrine catholique, qui n'a pas créé ses dogmes et qui ne les démontre pas, les présente pourtant à la raison, une fois acceptés d'elle, comme la science suprême de la nature et de l'humanité, comme le nœud de tous les mystères, la clef de toute explication, le lien de toute coordination de la pensée, le chef-d'œuvre de l'entendement, en dehors de quoi la lumière même lui-même dans les ténèbres, selon l'expression de l'apôtre saint Jean. Comme l'astre du jour illumine tout sans être illuminé par rien, ainsi la doctrine catholique, flambeau premier du monde, répand sur quiconque ne ferme pas les yeux une illumination souveraine qui le ravit, et lui découvre avec l'horizon de l'éternité l'ho-

raison non moins mystérieux du temps. De là une sorte d'hommes aussi nouveaux que les saints, mêlant ensemble la plus profonde philosophie à la plus ardente foi, tels que saint Augustin, saint Anselme, saint Thomas, saint Bonaventure, et tous leurs pareils, hommes hardis comme le philosophe et simples comme l'enfant, ne reculant devant aucune question, n'ayant peur d'aucun doute, entendant tout et répondant à tout, bâtissant par l'affirmation le grand édifice de la vérité, le défendant par une polémique quotidienne contre tout venant et tout assaillant. La doctrine catholique est la seule qui ait produit cette race d'hommes; avant elle et en dehors d'elle, il n'y a pas plus de théologiens qu'il n'y a de saints. Les théologiens sont dans l'ordre de la vérité ce que les saints sont dans l'ordre des mœurs; ils sont destinés à établir la suprématie de raison qui est dans la doctrine catholique, comme les saints sont destinés à en manifester la suprématie morale. A mesure que le monde enfante d'illustres lettrés pour combattre la doctrine de Dieu, l'Eglise enfante d'illustres théologiens pour les terrer en échec, pour opposer génie à génie, science à science, raison à raison, et assurer à tout le moins à nos dogmes l'honneur d'un combat qui ne finit jamais.

Ainsi passons-nous, de siècles en siècles, à travers les nations les plus civilisées, affirmant et discutant, affirmant nos dogmes comme venant de Dieu, les discutant comme s'ils n'en venaient pas, enlevant la raison plus haut qu'elle-même, nous rabaisant jusqu'à elle pour lui faire plaisir, également forts par l'extravagance et par le raisonnement, rebutés pour l'une, craints pour l'autre, respectés pour tous deux. Si l'erreur nous serre de trop près, si quelquefois, dans la suite des âges, une vacillation se fait sentir dans le trop plein de notre vie, nous assemblons un Concile, autre phénomène encore qui n'est qu'à nous, dont nulle doctrine ne supporterait l'essai. Pendant que vous disputez, nous délibérons. Nos vieillards, chefs et juges de la doctrine, s'assoient en cercle sur des fauteuils, ploient le genou devant Dieu, invoquent l'Esprit-Saint, écoutent une discussion solennelle en présence de l'univers, qui les regarde, et se levant une dernière fois, sûrs d'eux-même et de Dieu, magistrats de la vérité, ils prononcent l'arrêt qui unit tous les esprits, et posent une pierre contre laquelle nul ne se heurtera plus sans s'y briser la tête.

Je me résume, Messieurs. J'avais à montrer que la doctrine catholique, dans le commerce qu'elle établit entre l'homme et Dieu, évite à la fois l'écueil de la superstition et celui de l'incrédulité. Je l'ai fait. Car la superstition est un commerce inefficace de l'homme avec Dieu, inefficace quant aux mœurs et quant à la raison; or, j'ai prouvé que la doctrine catholique jouissait d'une efficacité surhumaine de mœurs et d'une efficacité surhumaine de raison, démonstration d'où résulte aussi sa puissance contre l'incrédulité, puisqu'elle fait croire aux nations les plus civilisées des dogmes qui surpassent l'esprit humain, et cela tout en leur permettant une discussion dont elle se charge la première.

Reste à tirer les conséquences générales de ces longues prémisses. Les voici :

La religion est une passion de l'humanité : donc elle est vraie. Elle est vraie, parce qu'il n'y a rien de naturel à l'humanité qui ne soit vrai. Sans doute, l'homme et l'humanité même sont sujets à exagérer leurs passions, à les vicier par l'excès; mais une passion n'étant qu'un mouvement de la nature vers un objet, elle serait impossible si l'objet n'existait pas, et impossible encore si l'objet n'était à notre portée; par cela seul qu'elle est, l'objet en est certain, et notre relation avec lui est certaine aussi. Il ne faut plus que s'assurer si cette relation n'est pas vicieuse. Or, dans la passion religieuse, comme dans toute autre, l'homme a introduit l'excès, le faux, le puéril, le honteux; comment discerner donc la vraie religion? Evidemment à ses fruits, à son efficacité. La religion, qui est le commerce de l'homme avec Dieu, ne saurait, si ce commerce est réel, ne rien produire de grand et de singulier dans le genre humain. Or, la religion catholique seule est douée d'une efficacité surhumaine de mœurs et de raison; seule elle élève l'homme à tout ce qu'il peut être et à quelque chose de plus; toutes les autres religions tombent dans la superstition ou se décomposent dans l'incrédulité : donc la religion catholique est la seule véritable. Cette déduction est simple et à la portée de tous les esprits, comme le sont aussi les faits qui lui servent de base et de corps. Il suffit de deux demandes et de deux réponses. La religion est-elle un besoin, une passion de l'humanité? Oui : donc elle est vraie. La religion catholique seule est-elle douée d'une efficacité digne de Dieu et digne de l'homme? Oui : donc elle est la seule vraie. Les autres n'en sont qu'une dégénération due à la liberté de l'homme, qui n'a pu renoncer à tout commerce avec Dieu, et qui n'a pu se tenir à la hauteur de ce commerce.

Vous en êtes témoins, Messieurs; à chaque pas que nous faisons dans l'étude de la doctrine catholique, nous sommes toujours forcés de conclure qu'elle possède des caractères qui lui sont propres et que nulle autre n'a su se donner. Chacune de nos conférences, depuis déjà bien des années, vous en apporte une nouvelle preuve. Là, dis-je chaque fois, là est un signe qui n'est qu'à nous : D'où vient cela, Messieurs? Pourquoi une seule doctrine réunit-elle sur sa tête une auréole si riche, si variée, à laquelle aucune autre n'a le talent de dérober un seul de ses rayons? C'est, Messieurs, que la vérité est tou; et que l'erreur n'est rien. La vérité est un puits profond; plus on y creuse, plus l'eau jaillit; tandis que l'erreur n'est qu'une citerne perdue, comme l'a dit l'Écriture, *cisterna dissipata*. Creusez un peu, vous ne trouverez plus d'eau, et l'eau même qui est à la surface est une eau corrompue. Mais la religion véritable, la religion que Dieu a faite, il l'a assise pro-

fondément au centre de l'humanité, comme les roches primitives de granit qui supportent le monde; il y a caché un feu divin et une eau divine, un feu auquel il a dit de brûler sans se consumer, une eau à laquelle il a dit de couler sans jamais tarir. A mesure que nous creusons dans ces abîmes de sagesse et d'amour, nous découvrons des filons nouveaux, des fleuves inconnus, des réservoirs sans limites, jusqu'à ce que perçant au centre, ayant donné le dernier coup, l'eau jaillisse jusqu'au ciel, et rassasiant notre soif sans l'éteindre, nous emporte vers ce Dieu qui a béni notre âme et qui l'attend.

R U L L E T I N .

Nouvelles d'Europe. — Haïti.

— Nous ne publions qu'une demi-feuille aujourd'hui, en conséquence de la grande FÊTE-DIEU.

— La malle d'Europe, partie le 4 de Liverpool, est arrivée à Montréal, mercredi dernier, le 21. Comme, à cause de la FÊTE-DIEU, toute la composition de notre feuille devait être finie mercredi soir, pour pouvoir la mettre sous presse ce matin, nous n'avons eu que peu de temps pour parcourir nos files de journaux. Les nouvelles politiques d'Europe sont d'aucune importance. Rien n'est changé dans la situation des affaires. Seulement le canton de Lucerne avait déclaré qu'il accorderait une amnistie générale aux prisonniers, à condition que les cantons qui avaient fourni des corps-francs, lui paieraient 500,000 francs pour l'indemniser des frais de la guerre. On croyait que cet arrangement ne souffrirait pas de difficulté. M. Guizot avait obtenu un congé de Sa Majesté Louis-Philippe, pour cause de maladie. Le voltairinisme est plus furieux que jamais, surtout en France, contre les catholiques. A Avignon, il a réussi à faire arracher les sœurs hospitalières de leur monastère. Il n'y a point d'efforts qu'il ne fasse pour engager le gouvernement à imposer silence au clergé, persécuter les communautés religieuses et surtout les Jésuites. Le clergé paraît peu s'en émouvoir, et le Pape encore moins. Le matin du jour où M. Rossi, envoyé extraordinaire à Rome, devait avoir une audience du Saint-Père, le décret de la Sacrée Congrégation de l'Index, portant condamnation du *Manuel* de M. Dupin, du livre de M. Michelet, etc., était publié et se lisait dans toutes les rues de Rome.

— Les probabilités d'une guerre civile à Haïti se confirment. On sait que la grande majorité des habitants de cette république, sont des nègres, mais que depuis leur émancipation et surtout depuis la révolution qui a renversé l'ex-président Boyer, ce sont les mulâtres qui ont eu presque toute l'administration civile entre les mains. Aujourd'hui, les nègres veulent avoir leur tour et ils sont d'autant plus exigeants que le président Pierrot est nègre lui-même et paraît très disposé à se ranger de leur côté. Il a ordonné non-seulement aux conseillers d'Etat, mais encore aux ministres, de venir le rejoindre à Saint-Marc. On regarde cet ordre comme une confirmation de l'intention qu'on lui prête de transporter le siège du gouvernement au Cap Haïtien, ou à quelque autre ville du Nord. Il est tout naturel de croire qu'il n'en agit ainsi que, parce que la population noire prédomine dans le Nord, tandis que l'Ouest et la ville de Port-au-Prince qui en est le centre, sont soumis à l'influence des mulâtres. Ces derniers sont dans une grande inquiétude. Ils ont déjà fait partir une députation pour aller présenter au président Pierrot de justes représentations. On craint qu'il ne reçoive mal cette députation et que ce soit le commencement d'une guerre civile. Car on prétend que les mulâtres sont décidés à tenter le sort des armes, plutôt que de laisser partir le siège du gouvernement de Port-Républicain, leur principal rempart.

CANADA.

Cathédrale de Toronto.— La première pierre de ce noble édifice a été posée solennellement par Mgr. Power, accompagné de son clergé, en présence d'un concours d'environ 4000 personnes. L'édifice sera d'architecture gothique, dans le style orné du commencement du 14^e siècle, et aura 180 pieds de long sur 115 de large, de dehors en dehors. La hauteur de la nef sera de 66 pieds. La façade de l'ouest aura une tour centrale qui avec la flèche atteindra la hauteur de 200 pieds s.

Canadien.

Horrible!— Vers les quatre heures, et après midi, un nommé Samuel Allen, colporteur, de la rue Champlain s'étant pris de querelle avec un individu dont nous ignorons le nom, celui-ci enfonça son couteau dans le ventre du malheureux Allen. On l'a transporté à l'Hôtel-Dieu, où les médecins désespèrent de la vie. Le meurtrier est en prison. *Castor.*

NOUVELLES RELIGIEUSES.

ROME.

— Lundi 24 mars, seconde fête de Pâque, le Saint-Père a daigné rendre un décret qui déclare que le vénérable serviteur de Dieu, dom Barthélemy, des

Martyres, a porté l'exercice des vertus chrétiennes au degré héroïque, conformément au rapport qui avait été présenté le 26 novembre dernier à la sainte Congrégation des Rits, par Son Eminence le cardinal Lambruschini, rapporteur de cette cause de béatification.

Dom Barthélémy des Martyres naquit à Lisbonne, dans le mois de mars de l'année 1514; il montra de bonne heure une rare piété et une application extraordinaire à l'étude. Ayant pris l'habit religieux dans l'ordre des Frères Prêcheurs, il y fit sa profession solennelle en 1529. Il y remplit successivement les emplois les plus élevés, et y donna des preuves si éclatantes de science et de vertu, qu'en 1558 il fut promu à l'archevêché de Braga, auquel était annexée la seigneurie temporelle de ce diocèse. La seule obéissance lui avait fait accepter cette double dignité: rendu dans son diocèse, il s'appliqua avec un zèle infatigable à remplir tous ses devoirs de prince, et de pasteur. Après avoir rétabli l'ordre en toute chose dans la ville de Braga, il se mit à parcourir, malgré les fatigues et les obstacles qui ne purent jamais ralentir son zèle, toutes les parties de son diocèse. Les lieux mêmes les plus reculés et comme perdus dans les montagnes, réformant partout les mœurs, remettant en vigueur la discipline ecclésiastique, revendiquant avec une fermeté toute apostolique les droits de l'Eglise, et faisant fleurir de nouveau l'instruction religieuse et l'étude des sciences sacrées. Les guerres, les pestes, les famines et les troubles qui durant les vingt-deux années de son épiscopat, désolèrent le Portugal, et en particulier le diocèse de Braga, ne firent que donner plus d'éclat à ses hautes vertus et à l'immense charité dont l'active et tendre sollicitude lui mérita le nom si glorieux de *père des pauvres*.

Le Pape Pie IV ayant ordonné la reprise du saint concile de Trente, D. Barthélémy des Martyres, quoique l'un des évêques les plus éloignés, s'empressa d'accourir, donnant ainsi à ses collègues un exemple d'obéissance au Saint-Siège et de zèle pour le bien de l'Eglise. Sa piété et son savoir brillèrent également dans cette auguste assemblée: l'estime des vénérables Pères du concile, les grands éloges qu'ils lui donnèrent, toutes les marques de haute considération qu'il reçut et du souverain Pontife, et de saint Charles-Borromée, et de saint Pie V, alors cardinal, et du sacré collège, et de tous ceux enfin qui furent à portée de le connaître, sont autant de témoignages irréfragables de l'éclat de ses vertus.

Après avoir ainsi travaillé pour le bien général de l'Eglise, après avoir gouverné pendant plus de vingt-deux ans le diocèse de Braga, il se démit de son siège, au milieu des regrets universels les plus vifs, et se retira dans un couvent qu'il avait fondé à Viana, dans son diocèse, pour y vivre sous la règle commune parmi ses frères les religieux dominicains. Il vécut encore huit ans dans cette retraite et dans la pratique constante de toutes les vertus. Le 17 juillet 1590, comme il entra dans la 76e. année de son âge, il termina sa vie mortelle, laissant à tous une mémoire chère et vénérée.

FRANCE.

La Semaine-Sainte et le jour de Pâques à Paris.—On sait que depuis quatre ans la retraite prêchée aux hommes, tous les soirs de la semaine-sainte, dans la cathédrale de Paris, se termine, le jour de Pâques, par une communion générale qui est devenue une des plus glorieuses manifestations de la foi catholique. Chaque année, depuis quatre ans, le nombre de ceux qui, en accomplissant ainsi le devoir strict de la religion, veulent en même temps donner un témoignage public de leur croyance, n'a cessé de s'accroître. L'an dernier il était assez considérable pour avoir rempli de joie les âmes vraiment chrétiennes, et d'étonnement tous ces esprits égarés, ou frivoles, ou haineux, qui, à divers titres, tantôt prophétisent la mort prochaine du catholicisme, tantôt la proclamation comme un fait accompli. Deux mille hommes environ de tout âge, de toute condition, mais pour la plupart jeunes et appartenant aux classes supérieures de la société, avaient fait publiquement leurs pâques à Notre-Dame, après avoir, durant huit jours, entendu les prédications d'un religieux de la Compagnie de Jésus! Cet acte parut si étrange et même si audacieux que la surprise fut accompagnée dans certains esprits d'une sorte de colère: "Ah! ils font des communs solennelles!" s'écria un personnage important. *Il est temps de mettre la main de Voltaire sur ces gens-là!* Les catholiques savent si l'on s'en est tenu à la menace, et si la main de Voltaire leur a été ménagée. En fait d'outrages contre notre religion, l'année a été une des mieux remplies qu'on ait jamais vues depuis qu'il n'y a plus dans le monde d'hérésie qui ait à faire son chemin, et que les passions irréligieuses, entravées par la plénitude même de leur triomphe, n'ont plus besoin de recourir à la force matérielle. Il nous serait presque doux de rappeler en ce moment les injures que nous ont prodiguées à l'envi les professeurs de l'Etat, les orateurs politiques, les journalistes, les romanciers, les comédiens, les pamphlétaires, les magistrats eux-mêmes, soit au nom et pour le compte du Gouvernement, soit au nom et pour des partis. Rien n'a été épargné à nos prêtres, à nos évêques, à nos dogmes, à notre histoire. Le passé, le présent, l'avenir, les actions, la morale du catholicisme, tout a été attaqué, par tous les moyens. Cette fureur n'a reculé ni devant la raillerie, ni devant les mensonges; elle n'a respecté ni la mémoire des morts, ni les noms des vivants, ni les œuvres de la charité, ni celles du génie. Enfin, sans entreprendre une liste qui deviendrait trop longue et qui ne serait jamais complète, on peut dire que dans ce temps, où la production littéraire est véritablement effrénée, où l'on écrit sans relâche, où l'on imprime à la vapeur, où l'on répand par les chemins de fer ces millions et ces milliards de feuilles ainsi composés, rien, à part quelques travaux dus aux plumes catholiques, rien ne s'est écrit ni sur la littérature, ni sur la philosophie, ni sur l'histoire, rien n'a été lu, rien n'a eu de succès qui n'ait, de près ou de loin, et le plus souvent d'une

façon directe, concouru à ce soulèvement violent et général de l'incrédulité contre la foi catholique. On s'est adressé à toutes les intelligences, à toutes les brutalités. Les uns ont fait appel aux rancunes et aux préventions politiques; les autres à l'orgueil de l'esprit; les autres aux plus dangereuses, aux plus misérables, aux plus bas et aux plus cruels instincts de l'ignorance populaire. Les pages écrites pour exciter la froide raillerie des demi-savants et des gens du monde, s'unissent à celles qui sont destinées à soulever la lie des grandes villes, et l'on a vu la vanité des rhéteurs s'abaisser jusqu'à céder le pas à des œuvres grossières, dignes de leurs dédains comme de nos dégoûts, mais qui ont à leurs yeux le mérite suprême de porter au sacerdoce et à la religion des coups plus sûrs, de l'atteindre plus loin qu'ils ne peuvent pénétrer, jusque dans le cœur du peuple, jusque dans l'âme des femmes, jusque dans l'intelligence des enfants.

Voilà ce que nous contempons, surtout depuis une année; telle a été l'œuvre des ennemis de l'Eglise, sans distinction de talent, de rang ou d'influence. Emportés par la même passion, ils se sont livrés au même travail avec la même implacable ardeur. Qui les a combattus? Dieu le sait! Sans doute, parmi les catholiques, tous ceux qui ont compris le danger et qui ont quelque moyen de le conjurer, ont tâché de remplir leur devoir; mais enfin, qu'est-ce que la presse catholique, sous le rapport de l'activité, de l'habileté, de l'influence, à côté de cette presse irréligieuse, si forte, au moins par le nombre; par la ruse, par l'audace? Nous avons cent fois entendu des gens de bien, effrayés de cette lutte inégale, s'abandonner à une sorte de désespoir, et voyant ce parti pris d'outrager sans relâche, de mentir sans pudeur, d'écraser sans scrupule, s'écrier que c'en était fait, et que la religion n'était amenée au tribunal des opinions humaines que pour y être, à ceux qui déjà l'avaient condamnée à mourir.

Il y a bien apparence qu'en effet, dans l'esprit de ceux qui se font les juges de nos croyances, cette sentence est déjà portée. Cependant, quel a été jusqu'à présent le résultat de la lutte? A Paris, au centre même du combat, non seulement la foi ne s'est point affaiblie, mais elle s'est accrue; non seulement nos temples n'ont vu s'éloigner aucun de ceux qui les fréquentaient avant cet ouragan d'avanies, mais l'orage y a jeté de nouveaux fidèles, et le catholicisme répond par des conquêtes à ceux qui proclament son affaiblissement et sa mort.

Nous avons eu hier un spectacle mémorable! Durant toute la semaine-sainte, et dans toutes les églises de Paris, les offices si beaux et si pleins de grandes leçons des derniers jours de la pénitence, avaient été suivis avec un zèle inaccoutumé, même depuis ce remarquable mouvement des esprits et des cœurs qui de toutes parts ramène la foule aux autels. A Notre-Dame, les hommes se pressaient autour de la chaire éloquente du R. P. de Ravignan et cette affluence n'empêchait pas que les autres paroisses ne fussent également remplies. Au près du R. P. de Ravignan comme ailleurs, on cherchait mieux que l'éloquence: on cherchait la vérité et le courage de la vérité; on venait apprendre, dans les chants des prophètes et dans les récits de l'Evangile, à ne point rougir de CELUI qui, pour sauver le monde, voulut bien être livré par Judas, injurié par la Synagogue, jugé par Caïphe, condamné par Pilate, et mourir sur le gibet entre deux larrons. Non, ce n'est point un vain désir d'entendre la parole humaine, c'était le généreux désir d'obéir à la parole divine qui réunissait dans les nefs trop étroites ces foules sérieuses, attentives et recueillies; ces auditeurs qui, lorsque l'orateur avait quitté la chaire, s'assemblaient en silence autour des confessionnaux, attendant pour s'y agenouiller jusqu'à la moitié de la nuit! Le jeudi-saint et le jour de pâques en ont fourni la preuve. Les prêtres les plus zélés de Paris, ceux à qui l'exercice du saint ministère a imposé le plus de travaux et procuré le plus de consolations, ceux qui en ont eu le moins et qui naguère se lamentaient en voyant la solitude de la table sainte, s'étonnent et se réjoissent également du nombre croissant des communions.

Nous imposons silence à notre émotion pour dire ce qui s'est passé à Notre-Dame. L'année dernière, la grande nef avait suffi pour contenir tous ceux qui étaient venus y remplir le devoir pascal; cette année, il a fallu reculer les barrières, et cette nef immense s'est encore trouvée trop peu étendue. Plusieurs centaines d'hommes ont dû prendre place dans une des nefs latérales. La messe, commencée avant huit heures, finissait à peine à dix heures et demie. La communion, donnée par Mgr. l'archevêque et le R. P. de Ravignan, a duré près d'une heure et demie. Environ trois mille hommes ont pris place au banquet sacré.

Mais, ce qu'on ne saurait dépeindre, c'est l'ordre merveilleux de cette cérémonie, c'est le recueillement, c'est la piété de cette multitude! Comme l'année dernière, s'y trouvaient, beaucoup plus nombreux seulement, et, s'il se peut, plus fervents, plus humbles, plus pénétrés de la grande action qu'ils accomplissaient, des représentants de tous les âges et de toutes les conditions de la vie publique ou privée; les hommes de loisir et ceux qui exercent les professions libérales y dominaient; mais grâce à Dieu, l'on y voyait aussi des ouvriers et même des pauvres: presque tous étaient jeunes et dans la force de l'âge; mais, dans ces rangs serrés paraissaient aussi des vieillards et des adolescents. Tous, jeunes et vieux, riches et pauvres, pairs de France, députés, magistrats, militaires, fonctionnaires publics, avocats, artistes, ouvriers, écrivains, confondus dans l'égalité, ou plutôt dans la confraternité de la prière; tous remplis du désir de consacrer désormais à Dieu une vie utile et pure; tous ayant la pensée de se rendre dignes, par leurs œuvres, d'entrer un jour dans les récompenses de ce Dieu auquel ils allaient s'unir, mais tous aussi commençant par ne pas rougir de Jésus-Christ, et sachant

très bien qu'après avoir rempli leur devoir d'enfants soumis de l'Eglise romaine, ils étaient confesseurs. Quelle réponse meilleure pourraient faire de catholiques aux blasphèmes insensés que nous ne voulons pas autrement rappeler ici ?

Après la messe et le *Te Deum*, chanté en actions de grâces, le R. P. de Ravignan, dont cet acte solennel venait de récompenser si noblement les fatigues apostoliques, a voulu adresser quelques paroles à son auditoire reconnaissant. Epuisé par les travaux de la semaine-sainte, il a trouvé dans son cœur ce que ses forces voulaient lui refuser. Sa courte et pieuse exhortation a été digne de la circonstance et digne de lui. Mgr. l'archevêque a ensuite béni l'assemblée, qui s'est séparée en silence, heureuse du devoir qu'elle avait rempli envers Dieu et envers les hommes. Les yeux qui ont contemplé cette grande scène ne la reverront pas tous, mais aucune âme ne l'oubliera.

Il y a cinquante ans, la vieille basilique où se passent aujourd'hui ces merveilles, était livrée aux parodies impures ou niaises des cultes révolutionnaires, les théophilantropes y succédaient à la déesse Raison ; les chrétiens n'osaient regarder qu'à la dérobée et en cachant des larmes qu'on aurait pu voir par l'exil ou par la mort, ces autels désolés ; et hier trois mille hommes, empruntant les paroles du prophète, y chantaient le Seigneur qui domine sur tous les peuples, qui tire le faible de la poussière et qui donne à celle qui était stérile la joie de se voir, dans sa maison, mère de nombreux enfants : *Qui habitare fecit sterilem in domo, matrem filiorum latantem.*

Nous ne savons ce que l'avenir réserve à l'Eglise de France. On veut sans doute et on peut beaucoup entreprendre contre elle. Mais qu'importe ? Après ces Pâques de 1845, il est du moins une chose dont on peut être sûr : c'est qu'elle ne se flétrira ni par la lâcheté, ni par l'apostasie.

PRUSSE.

—L'on écrit de Munster, province prussienne de Westphalie :

« Plus les clameurs de l'hérésie attaquant notre foi, plus le peuple catholique se montre ardent à sa défense au-dedans aussi bien qu'à sa propagation au de-hors. De petites communes qui, originairement, ne contribuaient que par de faibles secours à l'Œuvre de la Propagation de la Foi, ont réalisé cette année jusqu'à 140 écus, au profit de cette œuvre de la véritable charité évangélique. Il nous est impossible de taire un fait qui, dans sa touchante simplicité, montre avec quelle pieuse ardeur cette belle œuvre est embrassée par les plus pauvres.

« Une jeune fille étant venue porter sa contribution annuelle au collecteur des aumônes destinées à l'Œuvre de la Propagation de la Foi, non-seulement ne voulut pas recevoir ce qui devait lui revenir sur l'écu qu'elle avait présenté, mais de plus elle lui remit quatre autres écus (15 francs), le priant de les accepter par anticipation pour les cinq années suivantes. L'extérieur de la jeune personne annonçant sa pauvreté, le collecteur essaya de refuser, à son tour, la somme qu'elle venait de lui compter, lui faisant observer qu'elle pourrait elle-même en avoir besoin. « Oh ! non, Monsieur, lui répondit-elle avec un accent qui partait du cœur ; prenez mon offrande ; je suis pauvre, il est vrai, obligée de gagner ma vie, mais les pauvres missionnaires sont encore plus pauvres que moi, et si je venais à tomber malade ou à m'éloigner du pays, je ne pourrais pas peut-être satisfaire à mes obligations envers eux ! » Des larmes d'attendrissement couvrirent des yeux du collecteur, en recevant cette offrande si magnifique aux yeux du ciel et si touchante aux yeux des hommes.

RUSSIE.

—On lit dans une lettre de Constantinople du 12 mars, publiée par la Gazette d'Augsbourg.

« Tous les missionnaires catholiques dispersés dans les différentes provinces russes du Caucase ont été subitement expulsés. L'un d'eux est arrivé à Constantinople il y a quelques jours, et ira porter à Rome cette triste nouvelle. Ils étaient au nombre de neuf, tous Capucins, envoyés par la Propagande de Rome, et exposés depuis long-temps à toutes sortes de persécutions de la part du gouvernement russe.

« D'abord on avait voulu les forcer de signer un écrit par lequel ils reconnaîtraient le czar comme leur chef temporel et spirituel. Les moines, regardant ces exigences comme incompatibles avec leur devoir, refusèrent, à l'exception d'un seul, Arménien de naissance que l'empereur, pour le récompenser, avait nommé chef de-tous les autres missionnaires ; mais Rome ne le confirma pas dans cette dignité. Il y a quelques années, l'ancien chef, le père Tomaso, mourut à Akaltsik. Il avait acquis des biens considérables qui devaient nécessairement devenir la propriété de la mission, puisqu'un moine ne peut pas avoir de propriétés à lui, et bien moins encore léguer à qui que ce soit. Néanmoins le gouvernement russe déclara par une proclamation que si, dans l'espace de trois mois, aucun héritier ne se présentait, l'Etat rentrerait dans la possession de ces biens. C'est ce qui arriva en effet, malgré les protestations des moines. Ils s'adressèrent alors aux tribunaux, et perdirent leur procès en deux instances. Mais le tribunal de première instance résidant à Tiflis se prononça en leur faveur et leur adjugea même des dommages et intérêts.

« Ce jugement devait encore être confirmé par le saint-synode à Saint-Petersbourg. Au lieu de cette confirmation, arriva tout à coup l'ordre de faire prêter aux moines, sans retard, un serment sur les trois points que voici : de se soumettre au consistoire à Mohilow, de se faire sujets russes et de ne reconnaître, à l'étranger, aucun chef spirituel, ni d'y entretenir des correspondances pour affaires religieuses. Les moines, ne voulant point se soumettre à ces

conditions, ont été conduits sous escorte jusqu'à la frontière turque.

AGRA.

—Plusieurs de nos lecteurs se rappelleront sans doute l'arrivée et le séjour à Paris de Mgr. Borghi, évêque d'Agra, ainsi que son départ de Lyon en mai dernier, accompagné de sept missionnaires et de trente religieuses, tous destinés pour sa mission. Nous croyons que l'extrait suivant d'une lettre de ce digne prélat à un de ses amis à Paris, datée d'Agra, 12 février dernier, sera lu avec intérêt :

« Grâce à vos prières et à celles de vos respectables confrères, je suis arrivé le 17 du mois dernier à Agra, accompagné de ma nombreuse colonie. Notre voyage a été des plus heureux, et, comme vous voyez, bien prompt. A mon arrivée dans ma mission, j'ai trouvé que le mouvement religieux dans ce pays s'accroît de jour en jour. Les conversions, parmi les protestants, sont devenues fréquentes. J'ai reçu, il y a peu de jours, trois abjurations, et j'ai vingt-quatre personnes qui se font instruire pour faire la leur sans délai. Les ministres protestants crient partout que leur Eglise est en danger. Ils convoquent des meetings afin de prendre des mesures pour s'opposer aux progrès du papisme. Leurs clameurs ne servent de rien, et j'ai été dans la nécessité de jeter les fondements d'un nouveau couvent qui sera construit dans le quartier habité par les Européens, afin de faciliter le mouvement qui s'opère. J'ai aussi posé les fondements d'une nouvelle église qui aura 115 pieds de long sur 46 de large. Ainsi, au lieu d'un seul couvent, nous en aurons deux dans la ville d'Agra.... Je partirai cette semaine pour Sirdhana, afin d'y faire l'ouverture solennelle du nouveau collège de Saint-Jean, et de là je me rendrai à Mussoorie, située sur les montagnes d'Himalaya, pour y fonder un établissement qui sera dirigé par nos sœurs. Ces montagnes promettent des fruits abondants. Durant ces trois dernières années, nous y avons construit cinq chapelles, savoir à Unpalla, Ussouly, Sabathoo, Landour et Isapore : on a donné à cette dernière le nom de Ville-de-Jésus. Nous y avons déjà 42 familles chrétiennes. Quand j'aurai plus de loisir, je vous donnerai des nouvelles plus détaillées. Signé : † J.-H. BORCHI. »

Univers.

ON demande, pour le VILLAGE DE ST. JUDE, un INSTITUTEUR capable d'enseigner le Français, l'Arithmétique, quelques notions d'Histoire et de Géographie. Il devra être muni de certificats de moralité. Un homme marié sera préféré. S'adresser à M. le Curé de St. Jude.

NOUVEAU PENSIONNAT.

MADAME H. E. CLARKE, nouvellement arrivée au Canada, désire apprendre aux pères et mères, qu'elle vient d'ouvrir une école de demoiselles à Chambly, place justement renommée pour la beauté de ses sites, et la salubrité de son air.

Ayant passé toute sa vie, soit à Paris, soit à Londres, toujours dans l'Education, MME. H. E. CLARKE croit pouvoir certifier qu'elle est à même de donner pleine et entière satisfaction à tous les parens qui voudront bien la favoriser de leur confiance ; et afin de rendre son établissement plus parfait, la Directrice s'est adjointe Mlle. Lacombe, qui a passé ses examens à Paris, sa ville natale, ou elle a obtenu de l'Université le Diplôme d'Institutrice, Diplôme qui lui donnait le droit de tenir une Ecole à son propre compte, droit dont elle a usé pendant près de dix ans.

Avec ces avantages, rarement réunis aussi loin de la France, MME. H. E. CLARKE ose affirmer que les jeunes personnes, confiées à ses soins, auront l'occasion d'apprendre le français dans sa plus grande pureté, aussi bien que l'anglais, qui sera commis aux soins de son mari.

Former ses élèves à la vertu, développer en elles les qualités qui doivent les rendre, un jour, utiles dans leur ménage, et agréables à la Société, tel a toujours été, et tel sera toujours le but de la sollicitude toute spéciale de MME. H. E. CLARKE.

LA RELIGION, base fondamentale de toute bonne Education, sera soigneusement inspirée par les Maîtresses, et expliquée par le savant et respectable M. Mignault, curé de Chambly.

Il y a un très grand jardin pour les récréations. Il sera pris, aussi, un soin tout particulier de la santé des élèves, qui mangeront à la même table que les maîtresses, et qui auront, comme elles, une nourriture saine et abondante.

OBSERVATIONS.

LE PRIX DE LA PENSION variant selon l'âge et le degré d'instruction de l'élève, MME. H. E. CLARKE traite de gré à gré avec les parens.—Chaque trimestre se paie d'avance, et tout trimestre commencé se paie entièrement.

LES OBJETS d'Enseignement compris dans la Pension sont la Lecture, l'écriture, les calculs, la connaissance approfondie de la langue Française, l'analyse grammaticale et logique, la langue Anglaise, l'Histoire sainte, ancienne et moderne, la Géographie, la Mythologie, et le Style, ainsi que l'ouvrage à l'aiguille.

LES MAÎTRES d'agrément, tels que ceux de Musique, de Dessins, de Danse, etc., se paient séparément, aussi bien que les ouvrages de fantaisie, comme broderie fine, tableaux en perles, tapisserie en soie ou en laine, etc.

Pour les renseignements s'adresser à M. MIGNAULT, Curé de Chambly.

PROPRIÉTÉ DE JANVIER VINET,
PUBLIÉ PAR J. B. DUPUY,
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET.

} PRÊTRES.